Sabrina Kassa

MONOLOGUE AVEC MA LANGUE

J’ai une chance incroyable aujourd’hui, laisse-moi te dire que je vais en profiter. Étire-toi ma belle, montre ta couleur, expose tes formes, vas-y cambre-toi ! Tu m’as bien fait languir avant de m’accorder audience, alors attends-toi à passer au gril.

Mais pourquoi tu te crispes ? Je ne vais pas te bouffer ma jolie. Même si tu t’habilles en rose et que ta salive est douce comme la violette, tu es bien trop coriace pour moi.

Ce n’est pas drôle. Tu dis que je n’entends rien et que les mots appris par cœur, tambourinés par la règle du maître ont fini par pétrifier mon cœur d’enfant sauvage. Et que bientôt, si je n’y prends pas garde, moi aussi je serai un zombi.

Tout doux l’amie, tu y vas un peu trop fort. Tu sais bien que c’est toujours toi qui as le dernier mot. Et que chaque fois que j’ai succombé aux charmes de macaques prétentieux, tu m’as laissée sans voix, bredouillante et glacée de sueurs. Tiens à ce propos, pourquoi as-tu laissé ton cheval à sa solitude ? Manquerais-tu de vocabulaire pour exprimer ta colère ?

* Pffff… Pourquoi tu fais pfff ? Je te désespère, c’est ça ?
* Je fais pfff, parce que je souffre et que je veux éloigner l’air de tes mots toxiques. Puisque ce n’est pas évident pour toi, je vais t’éclairer sur ce que je ne suis pas. Je ne suis pas, et ne serai jamais, une arme de guerre. Tu ne forceras jamais personne à m’écouter. Seul le désir permet de me découvrir. Aussi, toi l’amie, si tu veux m’accueillir, chemine donc par là. Un jour, tu verras, on se retrouvera. Mais si tu ne me crois pas, si tu préfères rester sur la berge, là où les histoires sont solides et pleines de tranchant, laisse-moi en paix. Et surtout arrête de te plaindre. Va guer- royer avec les maîtres des mots et leurs serviles petits princes. Je ne vais pas pleurer sur ton sort.
* Ah ben merci, c’est dit, tu ne veux pas m’aider. Tu me laisses seule sur ce champ de bataille, où d’avance, tu le sais, je suis perdante.
* Oui.
* Ce n’est pas clément. Tu me livres tout entière à mes bourreaux, à mes frères, mes pairs, et tous ses maîtres qui n’ont eu de cesse de me raboter l’esprit afin que j’accepte les règles, les concordances et toutes ses foutues exceptions. Et surtout pour que j’accepte, le sourire timide et le dos courbé, la faiblesse congénitale due à mon rang, à mon sexe et disons-le tout net, à la couleur de ma peau.
* Décale-toi un peu, supporte le silence et tu verras, la blessure sera moins profonde. Je parie qu’un jour, elle te fera sourire. Mais oui, je te laisse te débrouiller avec la langue dont tu es le sujet, la langue de tes pairs, maternelle comme on dit. Ceci n’est pas mon rayon, je suis ailleurs. Et si longtemps j’ai été muette, tu y es aussi pour quelque chose, tu le sais bien.
* Si tu n’es pas ma langue maternelle, qui es-tu ? Quel genre de langue peut venir jusqu’à mon cœur, par les sons de ma mère, sans avoir la prétention d’imposer sa loi ? Je ne te saisis pas…
* Deux langues t’habitent, pourquoi tu résistes tant à le comprendre ?
* Mais pour une raison évidente ! Je ne sais pas où tu es ? Je ne sais pas où tu commences, et où tu t’arrêtes. D’ailleurs dans quel pays résides-tu ?

apulée **93**

* + C’est quoi ton problème, tu travailles pour la police ?
	+ Non, pas pour la police, ou plutôt pour ma police. Je deviens folle à force de te chercher. Quand je crois t’entendre, tu glisses je ne sais où, et le pire c’est que je n’arrive pas à te mettre en bouche. Tu me rends dingue et il serait vraiment temps que cela cesse. Sinon, je te jure, je te jure, je vais faire un malheur.
	+ Calme-toi un peu, tu vas faire quoi ? Te couper la langue pour savoir à quoi je ressemble ? Voir si je suis rose comme une tranche de jambon ou si j’ai l’air aussi riche qu’une princesse d’Arabie. Mais non, je ne me moque pas de toi. Enfin si, un petit peu. Tu sais bien que je ne te juge pas, je ne suis pas contre toi, je suis tout contre.
	+ Je n’ai rien compris. Tu es où bon Dieu, tu es où ?
	+ Henni hna, là, dans ton oreille, dans ton ventre, dans ton cœur. Je voyage de haut en bas, de l’Orient à l’Occident, je traîne partout et me mêle à tout ce qui me semble bon et doux. Je ne revendique rien. Je peux même me laisser mourir. Je me transforme à l’envi en quelques notes, en lumière dans tes yeux mi-clos et parfois dans le reflet de tes cheveux blancs.
	+ Ah ben d’accord, j’ai compris ! Tu es le souffle de ma mère. Dans ma langue maternelle, c’est « mère », pas « langue », qui est important. N’est-ce pas ?
	+ Ah je t’aime bien finalement, tu commences à poser de bonnes questions. Je peux enfin te dire la vérité. Je suis une langue mutilée, dessaisie de mon corps. Mais rassure-toi, c’est une ruse, jamais je n’abdiquerai. Pour toi, je suis même devenue fantôme. Et je vais te dire pourquoi. Parce que tu as eu honte de moi. Tu as préféré m’oublier, me nier, suivre les leçons du maître.

« Il n’y a qu’une langue maternelle, celle de la mère-patrie. » Tu as gobé cette sentence, en trem- blant certes (ce qui aurait dû te mettre la puce à l’oreille). Et tu t’y es réfugiée à chaque fois que tu avais la chair de poule. Haha, c’est drôle quand même !

* + Hum… Tu as raison, c’est grossier. Laisse-moi deux minutes, j’ai besoin de pleurer pour laver ce visage abîmé par le masque de plomb. Nous reprendrons cette discussion ce soir.

(*Plus tard*.)

* + Ah te voilà. Semhini, j’ai parlé comme tes horribles maîtres, en pontifiant et en te culpa- bilisant. Excuse-moi.
	+ Pas de problème, men hâfek, je m’en veux juste d’avoir collaboré avec ceux qui veulent t’étouffer et te faire taire depuis si longtemps. Mais avoue, j’étais une cible facile. J’étais petite et si vulnérable face à ces insidieuses injonctions. Mais tu vois, je n’ai pas passé le karcher, je ne suis pas si bête, sinon comment aurais-tu pu survivre au fond de mon palais…
	+ Tu as raison, et j’aime comment tu relèves la tête aujourd’hui. N’aie pas peur, sors ta langue, et amuse-toi de ton universel khalota !
	+ Oui d’accord, mais j’ai encore un doute. Est-ce vraiment possible de faire coexister ces deux langues qui se détestent autant que deux voisins se chamaillant une clôture. Si l’une existe, l’autre disparaît. Comment faire, dis-moi, comment faire pour les mélanger ?
	+ C’est simple. Cesse de porter dans ton cœur la rancune et le ressentiment. C’est la marque des faibles et des inférieurs. Tu ne comptais quand même pas l’imposer aux autres ! Car si tel est ton rêve secret, oublie-le sur-le-champ, il est ridicule. Une langue, ça ne se commande pas, ça se caresse, ça se féconde. Et maintenant, écris-là ! Tu t’amuseras, et tes lecteurs aussi. Les langues, sache-le, sont bien plus souples et généreuses que leurs gardiens de malheur.

**94** apulée